

Banier, le médium

Romancier, peintre, photographe, François-Marie Banier conjugue avec bonheur tous ces dons. Quand les images ont la parole.

Il est des œuvres qui s'édifient loin du public, d'autres qui s'adressent à lui et attendent des réponses pour rebondir. D'emblée, celle de François-Marie Banier appartient au second genre.

Adolescent, il est fêté par le Tout-Paris. Il fréquente tout ce qui compte dans les arts et les lettres : Aragon, Vladimir Horowitz, Isaac Stern, Samuel Beckett, Nathalie Sarraute, Françoise Sagan, la comtesse de Noailles, Balthus, Mike Jaegger... Quand

PAR
JEAN-MARIE TASSET

Paris était encore une fête, un carrousel de plumes et de pinceaux. Un jeune homme baigné dans l'air du temps, et mis en éveil par tout ce qui bouge en art. Qui n'eût succombé à de si brillants auspices ? Banier, lui, sait échapper au sort des innombrables étoiles filantes qui illuminent l'époque. Romancier, peintre, photographe, son éclectisme dérange, son esprit foisonnant affole. Alors, comment comprendre l'œuvre de celui qui appartient à la génération des « merveilleux damnés », des « jeunes gens tristes », comme disait Fitzgerald ? Le musée des Beaux-Arts de Stuttgart expose avec beaucoup de brio ses photos et ses peintures, et nous révèle la face cachée de cet artiste qui affirme sa singularité, en conjuguant sur un même support, la photo, l'écriture et la peinture.

Sur les cimaises blanches du musée, s'ordonnent les portraits photographiques, en noir et blanc et en couleur, de gens célèbres ou anonymes. Les modèles, pour l'artiste, sont tout autour de lui, dans sa vie privée, au détour d'une promenade. Un tout petit bout de cette vie lui suffit. Le photographe voit en peintre et pense en écrivain. Il adopte les moyens fulgurants, les traits sans détours, les formules sans obscurité.

Ses portraits, de grandes dimensions, torpillés par l'humour, l'insouciance, la fantaisie, la tendresse, la gravité, s'accompagnent la plupart du temps par des phrases écrites à même le cliché, jouant à la marelle sur des associations débridées, des idées chahutées, que lui suggèrent ses modèles.

Au fil de l'improvisation où souffle une houle de mots merveilleusement jazzés, Banier donne vie à une image figée dans le temps. Les phrases se développent, se bousculent, se multiplient, s'entortillent autour des



Johnny Depp et Kate Moss par François-Marie Banier.

centres de la mémoire comme de vieux vêtements exhumés d'une malle. Le portrait photographique alors s'imprègne d'une valeur symbolique qui dépasse largement le cadre de la simple représentation et autorise l'artiste à investir de sa présence toutes les images.

Épigrammes exquises, brèves réflexions, les mots lui viennent tout seuls ou plutôt, leurs jeux lui sont familiers comme Colin-Maillard. Il ne les utilise pas pour être drôle mais pour faire rire, pour caresser, pour frapper, pour émouvoir, serrer des mains amies. Tout ce que décrit Banier se rattache de près ou de loin à une rencontre. A une révélation, plutôt, et il la garde à portée de la main. Perdu dans ses pensées, il semble s'y retrouver.

Tension

Parfois aussi, ces portraits noir et blanc, brodés de mots, s'habillent de couleurs. Elles forment un tissu émotif, presque conjonctif, dans lequel l'image humaine est enveloppée. L'artiste balafré à coups de brosse nerveux l'espace, l'égratigne, déchire le papier. La prose devient soudain peinture, la peinture théâtre. C'est vraiment dans cet art qui marie en virtuose autant la prose, la photo, la peinture, que Banier trouve sa dimension.

En s'attardant sur ces images-écritures, brillantes, touchantes, séduisantes, la magie de François-Marie Banier opère sur le spectateur. Mais qu'est-ce que cette magie ? C'est d'abord celle d'un chroniqueur. Lui qui a horreur de vieillir, qui a une fascination pour le temps qui passe, a le génie de l'instantané, de l'éphémère. Il a aussi le sens de la distance et de l'intimité dans ses prises de vue. De la description extérieure, objective, il passe aisément au monologue intérieur où l'auteur dispute la vedette au modèle.

L'art de Banier nous trouble parce qu'on y trouve une manière drôle d'être désenchanté avec élégance. Ce mélange d'esthétisme et d'ironie, qu'un style sobre, net, piquant, maîtrise habilement, c'est la manière de Byron, d'Oscar Wilde. Le bon goût est à la limite de l'outré, l'élégance à la limite du déguisement. Et derrière le masque, on devine une fièvre, une tension. On devine seulement. Car ce style est un masque autant qu'une élégance. C'est une manière de se tenir autant que de créer.

La photo prend langue avec François-Marie Banier. Et ce n'est pas langue morte mais bien verte.

J.-M. T.